

ROUMANITÉ, SLAVITÉ

ALEXANDRE NICULESCU

Reprendre en Occident, et surtout en France, dans le pays de A. Meillet et de J. Vendryes, un discours sur les relations entre latinité et slavité dans le cas du roumain pourrait sembler une démarche dépassée voire inutile. Ce qu'il fallait dire a été dit. Des flots d'encre ont coulé sur des pages dédiées à ce problème par d'éminents spécialistes, slavissants et roumanisants, depuis deux siècles. Les noms de F. Miklosch, P. Skok, G. Ascoli, J. Vendryes, G. Weigand, C. Tagliavini, A. Lombard, O. Densusianu, H. Mihăescu¹, A. Rosetti, E. Petrovici, S. Pușcariu sont connus par tous ceux qui eurent le courage d'aborder de telles études.

En France, en Italie, en Allemagne, en Autriche et, tout naturellement, en Roumanie, furent publiées des contributions intéressantes dont il faut tenir compte dans la recherche de ce qu'on peut appeler la slavo-romanica roumaine. Mais la question principale – semble-t-il – subsiste encore : quelle est l'importance de l'immersion de la roumanité (*in fieri*) dans le monde slave, où les vicissitudes de l'histoire l'ont déterminée à évoluer ? Quelles en sont les conséquences significatives ?

1. H. Mihăescu, *La Romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, București, 1993.

LES PREMIÈRES INTERROGATIONS

On commença à traiter la question de l'apport des langues slaves au roumain au XIX^e siècle. C'est un philologue de Iași, Alexandre de Cihac (1825-1887) qui fut le premier à poser ces questions. Il élaborait un *Dictionnaire étymologique daco-roman* (Francfort, 1870-1879²), qui révéla, que, sur 5 765 termes, seuls 1 165 sont d'origine latine, contre 2 361 d'origine slave.

Une telle conclusion heurta l'esprit nationaliste des intellectuels roumains, qui considéraient (et considèrent d'ailleurs toujours) que la latinité roumaine est incontestable. Une intervention célèbre d'un grand philologue roumain, B. P. Hașdeu (1838-1907) énonça, à propos de cet ouvrage, la théorie de la « circulation » des mots latins : ceux-ci seraient utilisés beaucoup plus (quatre à cinq fois) que les mots d'origine slave (il prenait pour exemples des poésies populaires composées uniquement de mots latino-romans)³.

Ces chiffres concernaient le vocabulaire. Mais ce qu'on appela « l'influence slave » s'est aussi manifesté à tous les niveaux de la langue, dans tous ses usages : le slave avait pénétré l'ensemble de la langue roumaine. Ces constatations réveillèrent des passions aussi bien dans la recherche linguistique que dans la vie politique. Il s'agissait d'*accepter* la contribution slave – dans toute son *ampleur* ou bien de *limiter* son importance.

LES DIFFÉRENTES THÈSES

Il y a donc eu, à ce sujet, deux attitudes différentes. L'une considérait que l'apport slave (« l'élément slave ») ajouté à l'héritage latin, avait dû être fondamental dans la constitution de la langue roumaine. Un slavisant roumain, J. Bogdan (1864-1919) affirmait même qu'on « ne peut pas parler d'une langue roumaine, ni d'un peuple roumain », avant « l'absorption » de l'élément slave par la « population romane autochtone » du V^e au X^e siècles⁴. O. Densușianu avait une opinion similaire : il datait la présence des premiers éléments slaves des V^e – VII^e siècles, dans le roumain *in fieri* (le « protoroumain », le roumain commun)⁵.

2. Ce dictionnaire est inutilisable aujourd'hui.

3. Les dernières évaluations statistiques du vocabulaire roumain font état d'un pourcentage de 20 à 22 % de mots d'origine slave, soit un cinquième de la totalité du lexique roumain.

4. I. Bogdan, 1905, p. 21 ; 1968, p. 106.

5. O. Densușianu, *Histoire de la langue roumaine*, Paris, 1901.

D'autres linguistes défendaient une autre thèse : une « influence slave » postérieure à la constitution de la langue roumaine. Le premier linguiste qui énonça cette idée fut I. A. Candrea (1872-1950) dans *Les Éléments latins de la langue roumaine* : « Lorsque les Slaves firent irruption dans les pays balkaniques, c'est-à-dire vers le VI^e ou le VII^e siècles, la période latine peut être considérée comme terminée et la langue roumaine comme constituée⁶. » En Transylvanie, où des mouvements politiques et culturels exigeant la reconnaissance de ses droits civiques agitaient à partir du XVIII^e siècle la population roumaine et donnaient naissance à l'École transylvaine, Sextil Pușcariu (1877-1948), soutint de tout son poids scientifique cette théorie. À ses yeux, les contacts avec le slave constituait un problème de « superstrat » : « l'influence du superstrat slave a commencé à une époque où les principales évolutions phonétiques étaient déjà accomplies et où, de plus, l'organisation de la langue roumaine était déjà établie⁷. » Par ailleurs, les linguistes regroupés autour de Pușcariu, à Cluj, partageaient pleinement cette attitude qui satisfaisait une certaine image de la latinité victorieuse, très peu touchée par l'impact historique de la non-latinité. Le slave était d'abord visé parce que, en Transylvanie, à partir du XVIII^e siècle, existait une Église gréco-catholique unie avec le christianisme latin de Rome (les Uniates), qui avait banni de l'office divin et de la confession les mots d'origine slave (les slavonismes). Dans cette perspective nationale latinisante, l'élimination des éléments slaves devenait un « retour aux sources » du christianisme roumain ! Par ailleurs, dans l'histoire contemporaine de la Roumanie, tous les régimes nationalistes – y compris le national-communisme ou les nostalgiques de ce régime disparu – exhibent des théories pro-latines en guise d'action « patriotique ».

LES REGARDS SCIENTIFIQUES

L'évolution des recherches scientifiques ouvrit d'autres horizons, plus réalistes. Et plus détachés de toute idéologie. Le slave « élément constitutif » pour les uns, « influence » ou « superstrat » pour d'autres, était examiné dans ses contacts avec le roumain, d'une manière strictement scientifique. Th. Capitan (1879-1953), collaborateur de S. Pușcariu, soulignant la présence des éléments

6. J. A. Candrea, *Les Éléments latins de la langue roumaine*, Paris, 1902, p. XIII.

7. S. Pușcariu, *Limba română* [La Langue roumaine], I, București, 1940, p. 284.

slaves communs dans les dialectes roumains nord et sud-danubiens, avançait l'idée d'une pénétration slave massive durant l'époque proto-roumaine, avant la séparation, probablement aux VII^e- IX^e siècles⁸. Un autre slavisant, I. Bărbulescu (1875-1943) datait plus tardivement ces contacts : à partir du X^e siècle. Son ouvrage sur cette question souffre aujourd'hui d'une moindre considération⁹. Mais un autre spécialiste slavisant de Cluj, I. Pătruț (1914-1992) reprit, ultérieurement, des idées similaires : l'ancienneté des éléments slaves ne peut être datée qu'à partir des IX^e-X^e siècles, après la création et la stabilisation de l'Etat bulgare¹⁰.

Une contribution importante à l'étude des contacts slavo-romans fut fournie par Emil Petrovici (1899-1968), phonéticien et slavisant de Cluj – et collaborateur, lui aussi, de Sextil Pușcariu. Ses travaux sur « l'interprétation d'une phonologie slave et d'une morphologie romane » (titre de l'une de ses études) ont ouvert de nouvelles orientations dans la recherche linguistique sur l'influence slave. L'idée maîtresse de Petrovici concernait « la corrélation du timbre » palatal et labial dans le système consonantique du roumain, qui opposerait une série de consonnes palatalisées à une autre série consonantique « dure », bémolisée (moș^u / moșⁱ). Il y aurait là une caractéristique phonologique roumaine qu'on retrouve aussi dans les langues slaves – avec des fonctions morphologiques (singulier / pluriel, masculin / féminin) similaires. Le roumain, toujours selon Petrovici, aurait une morphologie latino-romane et une structure phonologique de type slave. Cette théorie, digne d'attention, a été publiée dans le volume intitulé *L'Influence slave sur les phonèmes de la langue roumaine*¹¹. Les conséquences des contacts avec le slave – à l'époque de ce qu'on peut appeler la *constitution* de la romanité roumaine – sont plus importantes, plus profondément ancrées dans la structure de cette nouvelle langue romane qu'on ne l'avait pensé.

8. T. Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân* [L'Élément slave dans le dialecte aroumain], București, 1925.

9. I. Bărbulescu, *Individualitatea limbii române și elementele slave vechi* [Individualité de la langue roumaine et éléments vieux-slaves], București, 1929.

10. I. Pătruț, « Vechimea relațiilor lingvistice slavo-române » in *Studii de romană și slavistică* [Études de roumain et de slavistique], 1974, p. 101-123.

11. E. Petrovici, *Influența slavă asupra fonemelor limbii române* [L'Influence slave sur les phonèmes de la langue roumaine], Cluj, 1957.

LE REGARD ÉTRANGER

Le problème des relations slavo-roumaines a aussi attiré l'attention des romanistes et, surtout, des slavisants étrangers, à partir du XIX^e siècle. F. Miklosich, slavisant autrichien, avait entamé, parmi les premiers, ce type de recherches. *Die slavische Elemente in Rumunischen (sic)* [Les Éléments slaves en roumain] apparaît en 1861 dans la série des *Denkschriften der Akademie – Wien* (vol. XII). Miklosich est l'auteur de plusieurs volumes d'études, entre 1862 et 1883, sur le paléoslave, sur l'anthroponymie et la toponymie slaves. Il a même rédigé une phonétique des dialectes roumains.

Peter Skok (1883-1923), romaniste et balkanologue croate, a consacré à ces problèmes slavo-balkano-roumains plusieurs articles, dans la *Revue des études slaves* (III, 1923 ; VI, 1927 ; VIII, 1929). On ne peut pas affirmer que ces études apportaient des éléments nouveaux, jetant une lumière nouvelle par rapport aux résultats obtenus par les linguistes roumains. En revanche, Max Křepinsky, un linguiste tchèque, modifia la perspective de la recherche avec son « Élément slave dans le lexique du roumain » publié dans le volume, tout aussi peu connu, des *Mélanges de linguistique et de littérature romanes offerts à Mario Roques*¹². Křepinsky, en étudiant les mots roumains d'origine slave, fait la distinction entre « emprunts » – les mots que les Roumains ont empruntés aux Slaves – et « résidus » – les mots que les Slaves mêmes auraient introduits dans leur « parler roumain ». L'idée est intéressante, mais il est difficile de la mettre en application : départager les deux catégories est parfois impossible.

Il y eut aussi dans la question des rapports slavo-romans ou slavo-roumains des interventions des linguistes des pays slaves voisins de la Roumanie. Des études assez récentes, à partir de 1950, en pleine occupation soviétique de la Roumanie, seraient à signaler dans ce domaine. Un des premiers à s'en être occupé, est R.G. Piotrovsky, alors professeur à Leningrad¹³. Un autre, S.B. Bernstein, professeur à l'Université de Moscou, bulgarisant, avait écrit un article bizarre : « À propos des relations linguistiques slavo-roumaines¹⁴ ». À la suite de l'examen des documents slaves trouvés en Valachie aux XIV^e - XV^e siècles, il arrive à la conclusion que les

12. Max Křepinsky, IV, Paris, 1952, p. 153-162.

13. R. G. Piotrovsky, « Slavianskije elementy v rumynskom jazyke », in *Vestnik leningradskogo universiteta*, 1951, I, p. 134-152.

14. R. G. Piotrovsky, « Cu privire la legăturile lingvistice slavo-române », in *Omăgiu lui Iorgu Jordan*, București, 1988.

communautés slaves installées au Nord du Danube seraient plus anciennes que la population romane. Entre le III^e et le XII^e siècles, il n'y aurait pas eu de population autochtone en Valachie. Heureusement, cette aberrante affirmation totalement fautive fut par la suite abandonnée par l'auteur lui-même.

Il ne faut pas oublier dans cette série de recherches slaves l'apport des romanistes allemands. Günther Reichenkron (1907-1966), après avoir examiné les éléments du substrat prélatin du roumain, avançait l'idée de l'existence d'une langue slave parlée en Transylvanie, différente des dialectes slavo-bulgares sud-danubiens. Une idée qui intéressa E. Petrovici, lui qui présupposait l'existence d'une langue « daco-slave » dans les territoires nord-danubiens¹⁵. Une autre contribution digne d'attention aux études consacrées à l'impact slave sur la latinité roumaine fut apportée par Ernst Gamillscheg (1887-1971) : il constate qu'une bonne partie du lexique affectif et obscène du roumain est d'origine slave (*drag, a iubi, nevastă, pișdă*, etc.). De tels mots ne pourraient être compris dans leur connotation que par des sujets parlant le slave, conservés par les Slaves dans leur parler latin. Donc des éléments de « substrat ». Par conséquent, durant la période de la symbiose slavo-roumaine se seraient créés en roumain deux types de slavismes : ceux qui ont été conservés par les Slaves et ceux qui ont été transmis par les Slaves aux roumanophones. Les premiers appartiendraient au « substrat », les autres au « superstrat » du roumain¹⁶. La thèse de Gamillscheg rejoignait les idées de Křepinsky.

ESSAI DE CHRONOLOGIE

Mais essayons d'entreprendre tout d'abord une démarche chronologique : les éléments lexicaux slaves se sont introduits dans la langue latino-romane trouvée « sur place », tout au long d'une évolution qui dura plusieurs siècles. Ils sont en grande majorité d'origine slave méridionale (slavo-bulgare ou serbe). G. Mihăilă¹⁷ et surtout A. Rosetti¹⁸ ont tenté de dresser une chronologie sur plusieurs critères :

1 – Des mots slaves communs à tous les dialectes roumains (daco-roumain et a-roumain) dont voici quelques exemples : *ba-*

15. E. Petrovici, *Dacoromania*, X, Cluj, 1940.

16. E. Gamillscheg, « Zur Frühgeschichte des Rumänischen », in *Gedächtnisschrift für Adelbert Hämel*, Würzburg, 1951.

17. G. Mihăilă, in *Studii i cercetări lingvistice* (SCL), VII, 1956.

18. A. Rosetti, *Istoria limbii române*, București, 1968, p. 283-284.

bă (vieille), *brazdă* (sillon), *clește* (tenaille), *livadă* (pré), *coasă* (faux), *lene* (paresse).

2 – Les mots entrés au XIII^e siècle, « au moment de l'organisation des États roumains au Nord du Danube ». L'auteur ne fournit pas d'exemples.

3 – Des mots entrés dans la langue roumaine après le XIII^e siècle (du serbo-croate, du bulgare, de l'ukrainien, du russe, etc.). G. Mihăilă aurait ajouté un critère sémantique : la signification d'un mot roumain pourrait manifester la langue slave dont il est originaire.

Cette chronologie nous paraît insuffisante. Nous lui en opposons une autre, celle qui prend en considération la sémantique des éléments lexicaux (et seulement de ceux-ci) en rapport direct avec l'évolution de la romanité roumaine (et aussi avec l'histoire des Slaves méridionaux, surtout des Bulgares). Il faut pourtant tenir compte d'un fait historique important : à partir du X^e siècle, la romanité roumaine se divise en deux branches : l'une, au Nord du Danube (qui a subi l'influence hongroise), l'autre, au Sud du Danube (les Aroumains, dénomination culte, tardive), qui s'est déplacée vers le Sud, où, dans les régions des montagnes de Pind et de la Macédoine, se trouvaient encore des restes de la latinité balkanique du temps des romains. Ils étaient connus sous le nom slavo-grec de Vlaques / gr. Vlahós.

La pénétration des slavismes dans la langue des communautés romanophones carpatho-danubiens pourrait donc être ordonnée dans le temps.

a) Une première période concerne l'ensemble de la romanité roumaine *in fieri*. À partir du VI^e siècle jusqu'aux IX^e - X^e siècles, l'influence slave s'est exercée sur ce qu'on appelle le « roumain commun » : les mots d'origine slave se retrouvent dans les parlers roumains du Nord et du Sud du Danube. Tout au début de ce laps de temps (VI^e - VII^e siècles), le slave interfère avec l'évolution du latin et se soumet aux mêmes traitements phonétiques. Ainsi : slave *župan* > roumain *juțin* [prononciation župin], slave *stopan* > roumain *stăpin*. Il va de soi que de tels mots appartenaient au langage parlé, populaire. Un exemple bien plus clair est manifeste avec le roumain *șchiau* tiré du latin *sclavus*, cl latin donnant *le*¹⁹.

19. À la même époque romano-slave (ou slavo-romane ?) aurait pu avoir lieu, grâce à cette « symbiose », un autre phénomène : des traitements phonétiques slaves appliqués aux mots latins. C'est le cas de *scio-scire* qui donne *știu*, de *crescere* qui donne *crește*, de *cognoscere* qui donne *cunoaște*, dans

b) Au VII^e siècle, après l'arrivée des Bulgares et la fondation de l'État slave bulgare (679), une partie des territoires nord-danubiens (la plaine du Danube, la *Scythia minor*, la Moldavie méridionale) sont entrés sous la juridiction administrative des Bulgares. Une autre série de slavismes a été adoptée par ce latino-roman qui devenait le roumain : les mots des réalités socialo-économiques (*boier*, *slugă*, probablement *sută* (cent), *rob* (esclave), peut-être même *juþîn* et *stăþîn*, parce qu'à cette époque le changement a+n > i (écrit â ou î) aurait pu encore fonctionner. Ce sont des concepts désignant des réalités institutionnelles qui caractérisent un État.

c) Une troisième étape dans ces relations commence après la christianisation des nouveaux venus dans la région danubienne-balkanique, les Slavo-bulgares. L'adhésion à la religion de Jésus-Christ commence avec la conversion du 'tzar' Boris (853-888), devenu par le baptême Mihail, d'après le nom de son parrain, alors empereur de Byzance. La christianisation des Bulgares, sous la juridiction ecclésiastique de l'Orient byzantin, voire gréco-orthodoxe, enlève complètement à ces êtres venus de l'Asie les modalités de leur vie sociale et politique. Ils deviennent plus européens, établissent des contacts avec l'Allemagne et Byzance.

Et, parce qu'ils réussissent à créer, un peu plus tard (IX^e siècle) une Église bulgare autonome (Ohrida), ils obtiennent une certaine supériorité sur les territoires nord-danubiens christianisés soumis aux centres ecclésiastiques alignés tout au long du Danube, sur la rive droite. La slavisation de ces anciens centres chrétiens romains a eu pour conséquence la slavisation de la vie religieuse roumaine, voire la pénétration massive des termes gréco-slaves dans la liturgie roumaine. En voici quelques exemples : *blagoslovi* (béni), *colivă* (gâteau pour la commémoration des morts), *ispăși* (expier), *popă* (prêtre, terme superposé à *prent*, *preot* < presbyter), *icoană*, *liturghie*, *pomană* (aumône lors des anniversaires de décès), *praznic* (festin), *slavă* (gloire), *stareþ* (prieur d'un monastère), etc... Il y a même eu des croisements slavo-roumains : le slave *svet* s'est superposé sur *sîn* < *sanctus* pour former *sfînt*. Il faut dater ce troisième stock de slavismes des X^e - XII^e siècles.

d) Avec la slavisation de la vie ecclésiastique au Nord du Danube commence aussi une 'acculturation' slave littéraire. On sait qu'à partir du IX^e siècle, Méthode et Cyrille, les apôtres de l'évangélisation des Slaves – ont traduit du grec en slavon (le dia-

lesquels le groupe consonantique *-sce* est transformé en *šte*, traitement bulgare. Nous avons traité ce problème dans *L'altra Latinità*, Vérone, 2006.

lecte slavo-bulgare parlé autour de Salonique au IX^e siècle) les écrits saints du christianisme avec un alphabet dit ‘glagolitique’. Harcelés par les autorités ecclésiastiques allemandes et romaines (catholiques), l’un d’eux (Cyrille) étant même condamné, leurs disciples fuient la Moravie et trouvent refuge en Bulgarie, sous Boris-Mihail, en 885. Ils étaient conduits par Clément, un *primus inter pares*. Ce sont eux, qui, en modifiant l’alphabet glagolitique, ont créé l’alphabet dit ‘cyrillique’, répandu, ensuite, dans tous les pays slaves orthodoxes (c’est-à-dire de rite grec, oriental). *Ipsa facto*, dans les zones nord-danubiennes de la romanité roumaine.

Un éminent spécialiste de littérature ancienne roumaine, N. Cartoian (1883-1944) a appelé ce processus culturel et théologique « l’entrée des Roumains dans la culture slave ». Ce qui créait une situation bizarre : des communautés danubiennes romanophones, christianisées dès le III^e siècle (sinon même avant) par l’action missionnaire gréco-latine, acceptent (suite à une subordination ecclésiastique et, peut-être, à l’action des « élites » politiques bulgares gouvernant alors l’ancienne *Dacia romana*) la langue (tout d’abord ecclésiastique) slavonne, l’écriture cyrillique et la liturgie (slave *služba*, roumain *slujbă*) – c’est-à-dire une langue étrangère, inconnue !

Sous cette cape slave culturelle (orientale, opposée à l’Occident), a vécu et survécu la culture autochtone des Roumains jusqu’au... XIX^e siècle. Dix, onze siècles de cultures (religieuse et laïque) slaves ! Une caractéristique de la langue roumaine dont les historiens, les linguistes, les sociologues qui étudient les mentalités doivent obligatoirement tenir compte²⁰.

Il est permis de supposer que durant cette période postérieure au X^e siècle sont entrés en roumain des mots de la culture slave (de type bulgare) : *pravilă* (corps de lois), *ceaslov* (prières), *cazanie* (livre d’homélie), *leat*, *văleat*, *letopiseț* (annales, chroniques), *grămătic* (scribe, copiste), *diiac* (secrétaire), *izvod* (texte, manuscrit, copie), *slovă* (lettre de l’alphabet cyrillique), *tîlc* (explication, interprétation, sens), *predoslovie* (préface, introduction), *tîpic* (règle, nome), etc. Un cas à part est le verbe *a citi* (lire). Le roumain possède curieusement un verbe d’origine latine (*a scrie* < *scribere*) pour écrire mais un verbe d’origine slave *a citi* pour lire. P. Skok considère ce dernier comme étant d’origine serbe (en l’occurrence « serbo-croate ») : *čatiti*, *čatati*.

20. Nous avons mis en lumière ce phénomène unique dans le domaine roman dans la série de volumes intitulée *Individualitatea limbii române între limbile romanice* [L’Individualité du roumain parmi les langues romanes] (I, 1960 ; II, 1978 ; III, 1999, IV, 2003] et dans *L’Altra Latinità, op. cit.*

Une explication claire du phénomène n'existe pas encore. Serait-on en droit de penser que le verbe *a citi* soit entré par l'intermédiaire de l'Eglise où l'on faisait une *cetanie* (lecture des livres sacrés) ? Ce qui jette un doute sur le sens originare de *scribere*, en roumain : aurait-il pu signifier « écrire » dès le début ? Écrire sans lire ? Pourquoi cette perte du latin *legere* ?

Un doute plane aussi sur le roumain *cerneală* (encre). Vient-il du vieux-slave *črŭnilo* ? La *cerneala* aurait dû être le nom de l'encre que portait, à la ceinture le *diac*, le *grămatic* dans une époque bien ultérieure au vieux-slave. Aaurait-on à faire avec un emprunt d'un autre idiome slave ou avec une formation de date roumaine ?

Sur les emprunts culturels du slavon en roumain, G. Mihăilă a écrit une étude approfondie²¹, suivie d'autres contributions qui méritent attention²².

e) Une dernière – la quatrième ! – infiltration des éléments slaves provient des langues slaves modernes environnantes. En regardant la carte géographique de la Roumanie, on observe facilement que l'espace roumain actuel est voisin de l'Ukraine, de la Pologne, de la Bulgarie, de la Serbie, de la Slovaquie, États de langues slaves. Des « minorités » vivent en Roumanie et dans ces pays environnants. Il va de soi que des mots d'origine polonaise, russe, slovaque ou bulgare, ne peuvent qu'apparaître dans le lexique roumain (la réciproque étant tout aussi vraie). Quelques ouvrages peuvent être aisément consultés sur cette question²³.

21. G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română* [Les Emprunts vieux-slaves du sud dans la langue roumaine], București, 1960.

22. Elles sont publiées dans *Voprosy slav jazykoznanija*, IV, 1959 et dans *Slavo-romanica*, VII, București, 1963.

23. H. Bruske, « Die russischen und polnischen Elemente des Rumänischen » in *Jahresbericht des Instituts für rumänischen Sprache*, XXV-XXIX, Leipzig, 1921, p. 1-69 ; M-C. Ștefănescu, *Elementele rusești-rutene din limba românească* [Éléments russes-ruthènes en roumain], Iași, 1925 ; I. Popovici, *Einige Bemerkungen über die serbo-rumänischen Lebrwörter*, in *Slavia*, VII, 1925, p. 15-24 ; V. Vaschenko, « Elementele slave răsăritene în limba română (Periodizarea împrumuturilor lexicale) » in *Studii și cercetări lingvistice*, X, 1959, p. 295-408.

Pour le russe de l'époque soviétique, 'contemporain', il faut citer les articles de Iorgu Iordan, *Influențele rusești asupra limbii române* [Influences russes sur la langue roumaine], București, p. 150 et S. Mihăilă, « Observații asupra influenței ruse în vocabularul limbii române contemporane » in *Limba română*, III, București, 1954. Pour le bulgare on se reportera aux ouvrages suivants : B. Conev, *Ezičkovi vzaimnosti meždu Bălgari i Rumâni* [Les Échanges linguistiques entre Bulgares et Roumains], Sofija, 1921 (article repris in *Istorija na bălgarskij ezik* [Histoire de la langue bulgare], Sofija, 1934 ; D. Scheludko,

LE VOCABULAIRE PSYCHOLOGIQUE

Notre chronologie essaie de respecter la sémantique des lexèmes slaves et la logique historique de leur apparition : les mots religieux ne peuvent être entrés en roumain qu'après la christianisation des Bulgares, aux IX^e - X^e siècles ; les mots culturels qu'après la fondation d'une culture bulgare qui véhicule des concepts des cultures gréco-byzantine et même latine orientales, etc. L'absence de sources écrites ne nous permet que des raisonnements hypothétiques.

Un problème ardu apparaît avec les mots *juþîn* et *stăþîn* dont le traitement phonétique est latin, $a + n > i$ (*manus* > *mînă*), traitement limité dans le temps, car le vieux slave *rana* donne en roumain *rană* et le bulgare *brana* > *brană* et n'ont donc pas été soumis aux mêmes modifications phonétiques.

En outre, la diffusion de tels mots surprend, car l'aroumain ne les connaît pas ! Une explication existe, mais elle est trop complexe pour l'exposer dans ces pages.

Un autre aspect intéressant de l'impact slave sur le roumain réside dans la multitude de termes qui ont pénétré dans le domaine psychologique et affectif : *ciudă*, *dub*, *jertfă*, *năpastă*, *necaz*, *milă*, *milostire*, *nădejde*, *nevoie*, *obidă*, *pagubă*, *silă*, *slobod*, *taină*, *tihnă*, *vlagă*, *vesel*, *vină*, *vrednic*, *zăbavă*, etc. On peut dire la même chose d'une longue série de qualificatifs-attributs : *drag*, *inbit*, *becisnic*, *calic*, *destoinic*, *grozav*, *mîndru*, *nătîng*, *năuc*, *nărod*, *tîmp(it)*, *treaz*, *vinovat*, *viteaz*, *voinic*, *zdravăn*, etc.

Un raisonnement simple pourrait arriver à la conclusion que ce sont les Slaves qui connaissaient les sens et les connotations de ces mots abstraits, psychologiques, appréciatifs et dépréciatifs – et qui les utilisaient dans le roumain qu'ils apprenaient à employer. Ce serait des mots résidus, pour employer la typologie de Křepinsky. En tout cas, ce champ sémantique est très riche en termes d'origine slave. Ils donnent au romaniste, et surtout aux Roumains la possibilité de subtiles variations connotatives qu'un célèbre professeur roumain de littérature, Basile Munteanu, qui vivait en France a appelé « le clair-obscur » du roumain. Ce serait en quelque sorte le « charme slave » de la romanité roumaine.

« Nordslavischen Elemente im Rumänischen », in *Balkan-Archiv*, I, 1925, p. 153-172. On pourrait compléter cette liste bibliographique entre autres avec les ouvrages publiés par l'Institut de langue et de littérature de l'Académie des sciences de Chişinău en République de Moldavie (en particulier les contributions de R.J. Udler et V. S. Sorbală).

Pour comprendre ce que les linguistes appellent l'influence slave – nous préférons en fait le terme 'impact' – *l'impact de la slavité* est l'expression adéquate, tant les contacts se révèlent amples – il faut examiner également les autres niveaux de la langue roumaine, et procéder comme a fait Sextil Pușcariu, en dénombrant les quelques éléments morphologiques (vocatif en –o, les noms de nombres à partir de 10, le mot *sută*, etc.).

Son collaborateur E. Petrovici a proposé, en échange, une analyse différente, morphologique, du système consonantique roumain. L'éminent slavisant attribue à « l'influence slave » la corrélation phonologique « bémol / dièse » des consonnes finales : *pom* – *pomi*, *bolnav* – *bolnavi* etc. La corrélation fonctionne aussi à l'intérieur des mots : *tacă* (qu'il se taise) / *teacă* (fourreau), *lac* – *leac* (médicament). Il faut ajouter la structure phonétique du roumain qui admet des groupes consonantiques totalement différents des autres langues romanes. Les plus bizarres pour un romaniste (pour un Français ou un Italien, notamment) sont les groupes –*č* (*scenă*, *sceptic*) et –*šč* (*Vosgi*). Alf Lombard, dans *La Langue roumaine. Une présentation*²⁴, affirmait que le roumain –*šč* est prononcé à la russe *šče* ! Mais le roumain peut réaliser des cumuls à trois consonnes –*kšč* (*excellent*). Une telle structure pluriconsonantique ne peut être que le résultat du « passage filtrant » de la langue romane roumaine par un intermédiaire slave. Une preuve : *scio-scire* > *știu*, avec le traitement slave bulgare *št* ; l'autre groupe consonantique sonore –*žd* est aussi présent dans des mots d'origine slave (*nădejde*). D'autres groupes consonantiques –*tv*- (*molitvă*, office religieux), –*tf*- (*jertfă*, sacrifice), –*zv*- (*ișvor*, source), –*vn*- (*rîvnă*, ardeur), –*sd*- (*zdravăn*, robuste) sont inconnus aux autres langues latino-romanes. Il ne faudrait donc pas affirmer que le roumain n'a pas subi d'intrusions slaves dans ses structures phonétiques et phonologiques.

Les structures morphologiques ont été moins perméables à l'impact slave. Une opinion assez répandue soutient l'idée que la déclinaison roumaine des substantifs féminins pourrait être le résultat des contacts avec la déclinaison slave (avec plusieurs formes des cas)²⁵. Il y aurait ensuite une pénétration slave dans l'expression du vocatif. Le roumain possède une forme de vocatif masculin en –*e* (*lupe ! lupule !*) et une forme en –*o* (*bunico ! soro !*). Les

24. A. Lombard, *La Langue roumaine. Une présentation*, Paris, 1974, p. 17.

25. Une preuve apparaîtrait dans la déclinaison bulgare qui, en tant que langue slave, a perdu les formes synthétiques des cas et utilise les prépositions comme les langues romanes !

deux formes ont un correspondant en slave : vieux slave *rabe ! ženo !*. Mais le fait que la désinence en *-e* existe aussi en latin (*Alexandre ! lupe !*) et que la désinence *-o* n'est pas généralisée (*bunico !* mais *mamă !*) jette des doutes sur l'intensité de l'impact slave. Le vocatif en *-o* reste assez isolé²⁶. La flexion verbale semble encore moins touchée par l'impact slave. Sauf les constructions réflexives des verbes actifs. Les verbes transitifs latino-romans, deviennent en roumain des réflexifs : *a se ruga, a se juca, a se mira, a se naște* à comparer avec *moliti-se*, etc. A. Graur a dressé une classification des verbes réflexifs roumains qui ont les mêmes sens et formes que dans les langues slaves : *a se teme* (vieux slave *bogati seⁿ*), *a se jura* (vieux slave *klenti seⁿ*), *a se cade* (bulgare *pada se*), *a se gîndi* (bulgare *dumma se*)²⁷.

A. Rosetti mentionne aussi dans le système verbal roumain, la possibilité que certains temps verbaux, comme le futur antérieur (*voi fi cântat*, j'aurai chanté) et le conditionnel passé (*aș fi cântat*, j'aurais chanté) présenteraient des ressemblances avec des constructions analogiques en bulgare (il s'agit peut-être d'influences réciproques récentes). Une hypothèse encore non vérifiée.

Il y aurait aussi une autre possible « infiltration » du slave : dans l'expression de l'aspect verbal. Dans les langues slaves, l'aspect verbal utilise des particules pré-verbales : *pisat'* (écrire imperfectif), *napisat'* (perfectif). En roumain, il existe rarement de pareils cas hérités du latin, comme *dormi* (imperfectif) / *adormi* (perfectif). Avec des préfixes (préverbaux), le roumain obtient également la possibilité d'exprimer l'aspect *po-* (*ponegri*, dénigrer), *pre-* (*prelucrare*, usiner), (*preface*, transformer), *răs-* (*răscumpăra*, racheter) et *ză-* (*zăurdi*, prendre²⁸, *zăvita*, oublier totalement). Mais il faut décider si cette préfixation est vraiment un fait morphologique ou lexical.

Un problème qui se pose aussi pour les noms de nombre après dix et vingt. Le roumain nord-danubien connaît les mots *unsprezece* < *unus super decem* qui serait un calque du vieux slave *jedin – na – deseⁿt'*, etc..., *două-zeci*, d'après le vieux slave *dŭva-deseti –* tout comme le roumain *șaizeci și trei* (63) serait le slave *šestideseti i trije*²⁹. S'agit-il là d'un fait lexical ou d'une structure morphologique ? Selon nous, c'est un trait structurel.

L'examen des faits dus à l'influence slave – curieusement – n'a pas pris en considération la syntaxe du roumain. Il a fallu l'invasion

26. Voir notre exposé in A. Niculescu, *Individualitatea...*, op. cit., I, p. 25.

27. A. Graur, *Bulletin linguistique*, VI, București, p. 42 et seq.

28. Se dit du caillé, qui prend.

29. L'idée, ancienne, est de Leskien (*Grammatik des Altbulgarischen*).

soviétique et un linguiste allemand établi en Roumanie, Eugen Seidel (devenu, aux temps de la DDR, professeur à l'Université Humboldt de Berlin) pour que les relations slavo-roumaines dans les structures syntaxiques du roumain soit analysées minutieusement (trop même, dirions nous aujourd'hui, cinquante ans après et une fois les communistes chassés de Roumanie) ! Le livre intitulé *Les Éléments syntaxiques slaves dans la langue roumaine*³⁰ contient une série de parallèles, plus ou moins connus, des emplois des classes morphologiques. Il est assez difficile de les énumérer, surtout parce que les faits examinés, modernes pour la plupart, pourraient très bien être dus aux contacts balkaniques entre le bulgare et le roumain³¹. Nous-même, nous avons signalé une construction adversative roumaine qui pourrait avoir des correspondances en slave : le roumain *iar* / slave *a*. C'était en 1958³². Dans le même temps E. Seidel relevait ce phénomène. Le système roumain copulatif-adversatif *și-iar-dar* reproduirait la triade slave *i-a-no* (russe), *i-a-ali* (serbe), *i-a-ama* (bulgare). Ce qui prouverait que les Slaves ont introduit en roumain l'expression d'une opposition faible, adversative-copulative, *iar*, avec des morphèmes latins (*ea hora*). Des parallélismes slavo-roumains, le livre d'E. Seidel en contient beaucoup. Mais sont-ils crédibles ? L'auteur y introduit des constructions syntaxiques grecques transmises par l'intermédiaire des langues slaves balkaniques : celles-ci sont-elles slaves ou gréco-balkaniques ? Il semble qu'E. Seidel élargisse le problème de l'influence slave au-delà de ses limites : ses propos doivent être pris et examinés avec circonspection (par ailleurs, ils appartiennent à une époque « philo-slave », soviétique).

ANTISLAVISME ET PHILOSLAVISME ROUMAINS

Nous avons montré auparavant que le problème des contacts slavo-roumains a longtemps été (à partir des XVIII^e - XIX^e siècles, en Transylvanie) fortement politisé. Si dans les régions moldo-valaques, à Bucarest et à Iași, cette attitude ne s'est jamais exprimée (la pression gréco-slave étant acceptée par des élites qui en profitaient), en Transylvanie les germes antislaves (ou anti-balkaniques) ont donné des fruits pro-occidentaux. Cette orientation a commencé dès 1541, avec la fondation du voïevodat de Transylvanie domi-

30. Eugen Seidel, *Elementele sintactice slave în limba română*, București, 1958.

31. Voir K. Sanfeld, *Linguistique balkanique*, Paris, 1930.

32. A. Niculescu, *Individualitatea...*, *op. cit.*, I, p. 100.

né par les réformateurs luthériens et calvinistes, ensemble avec les Uniates. La slavité répugnait et l'aspiration suprême était de s'en débarrasser. L'Église gréco-catholique, par ailleurs proche de l'Église orthodoxe, avait éliminé les termes liturgiques slaves ! Sur cette voie majeure, les intellectuels transylvains (roumains) ont cultivé les idées politiques – et culturelles – latinisantes : l'École latiniste de Transylvanie³³ qui a nourri, durant deux siècles le nationalisme roumain. Le comble : un *Dictionnaire de la langue roumaine*³⁴ dont étaient expurgés les mots d'origine slave comme « d'autres mots usuels, d'origine non latine », qui rejoignaient un Glossaire des mots étrangers en roumain (*Glossariu de cuvinte străine în limba română*). Or, dans ce dictionnaire, les mots latins étaient parfois purement fabriqués *ex nihilo*. Ce genre d'actions 'purificatrices' aurait dû aboutir à un vocabulaire 'digne' de la langue littéraire daco-romane. La riposte, toute rationnelle, favorisant la langue commune, parlée, et ridiculisant ce recours à une langue controuvé, n'a pas tardé à se faire entendre au-delà des Carpathes : les intellectuels et les écrivains moldo-valaques ont en effet protesté.

A contrario, le philoslavisme a eu, lui aussi, ses adeptes, en Moldavie et en Valachie. Cette attitude reposait sur la tradition des cultures orthodoxe et laïque (juridique, surtout) qui avait dominé aux XV^e - XVI^e siècles. Alphabet cyrillique, traductions des livres sacrés (du bulgare, du russe, du serbe mais aussi du grec) arrivent des zones sud-danubiennes ou orientales. Un essor (attendu) de la slavophilie se produit enfin durant l'occupation soviétique (1944-1964). A. Rosetti, peut-être le plus important des linguistes roumains, avec O. Densușianu, S. Pușcariu et E. Petrovici, fut obligé de rééditer la partie de son *Histoire de la langue roumaine* dédiée aux langues slaves et à retarder la parution du volume avec la partie latine ! L'ouvrage d'E. Seidel dont on a parlé paraît à cette époque. D'où les exagérations³⁵.

33. Samuel Micu-Klein, Gheorghe Șincai, Petru Major. Voir *infra* l'article de M. Ferrand.

34. A.T. Laurian et I. Massim, *Diționarul limbei române*, București, 1869-1877.

35. À titre anecdotique, nous rappelons que l'emprise soviétique sur la Roumanie poussait au retour de l'alphabet cyrillique. Il a fallu la forte intervention d'un éminent linguiste, B. Cazacu (1919-1987) dans la revue *Contemporanul* (6-23 octobre 1946) pour que s'arrête cette aberration linguistique.

LES SPÉCIFICITÉS DU ROUMAIN, LANGUE LATINE

Pour connaître les vraies dimensions de l'impact du slave sur la roumanité roumaine (nord et sud danubiennes), il faut toujours s'adresser à cette *Histoire de la langue roumaine* de A. Rosetti dont nous parlions. Diverses « Introductions » à l'étude des langues romanes, prennent aussi en considération la présence du slave dans les structures latino-romanes du roumain³⁶.

Le roumain, langue latino-romane, provoque le même étonnement chez les slavistes et les romanistes. Pour les slavisants, cette langue aurait de traits slaves évidents qui diminuent et modifient son rapport à la romanité. Pour les romanistes, la présence des éléments slaves dans ses structures et, surtout, dans le lexique fait de cette langue un « *idioma inagrupabile*³⁷ ». M. Bartoli ne disait-il pas que « *il romeno è, in certo modo, il più latino e il meno latino fra i linguaggi neo-latini*³⁸ » ? Le roumain serait, de toutes les langues romanes à la fois le plus fidèle et le moins fidèle à l'héritage latin. En fait, on sait surtout que le roumain est « la langue dont la romanité a attendu le plus longtemps pour être reconnue³⁹ ».

Pour les raisons ci-dessus mentionnées, le roumain est la seule langue romane qui a eu besoin d'être définie. Il y eut une série d'études intitulées « La place du roumain dans les langues romanes. Sextil Pușcariu a été le premier, en 1920, à présenter, à l'Académie roumaine ce thème (*Locul limbii române între limbile romanice*), suivi par Bartoli en 1927 (*La spiccata individualità della lingua romana*). W. Meyer-Lubke, en 1930, toujours à l'Académie roumaine présentait sa conférence *Rumänisch und Romanisch*, problème toujours ouvert à plusieurs linguistes étrangers (E. Grimes, F-B. Agard, W. Mańczak...). Iorgy Jordan entame la même problématique en 1961 (*El lugar de la lengua rumana en la Románia*) et la reprend en 1970 au Congrès de la Société de linguistique romane, en soulignant la « position spéciale » du roumain. A. Rosetti s'est employé en 1963 à réexaminer en diachronie la constitution du système de la langue roumaine. Nous même, nous avons analysé minutieusement

36. Carlo Tagliavini, *Le Origine delle lingue neolatine*, Bologna, 1972 ; voir aussi L. Tasmowski et S. Reinheimer, *Pratique des langues romanes*, Paris, L'Harmattan, 1997, ouvrage intéressant sur lequel on peut lire notre compte-rendu (*Revue de linguistique romane*, 63, 249-250, (Strasbourg), 1999).

37. A. Alonso, *Estudios lingüísticos*, Madrid, 1961, p. 104.

38. M. Bartoli, « *La spiccata individualità della lingua romana* » in *Saggi linguistiche spaziale*, 1945, p. 132.

39. A. Graur, *La Romanité du roumain*, București, 1965, p. 7.

« l'individualité » du roumain en faisant recours au concept de Sextil Pușcariu, « l'altra latinità ».

Tout ce qui précède nous permet d'avancer quelques constatations sur les rapports complexes entre l'héritage latino-roman et l'injonction linguistique et culturelle slave. Très faibles aux débuts, participant d'une roumanité en gestation, *in fieri* (VI^e - VIII^e siècles), les Slaves, venus en « Barbares » conquérants, arrivent à dominer à partir du IX^e siècle et surtout des XI^e - XIII^e siècles l'ancienne *Dacia romana*, à s'y installer, à la couvrir, voire à l'accabler par leur présence administrative (« *Bulgaria Mare* »), linguistique, religieuse et culturelle, jusqu'au point de faire disparaître officiellement son origine et identité latine. Au Nord du Danube, aux VII^e - VIII^e siècles, les régions nord-danubiennes étaient le « pays des Slaves », la *Sclavinia*, selon le chroniqueur byzantin Theophylaktos Simokattes ! C'était donc une latino-romanité en danger de ne plus être visible...

C'est en effet le but de notre contribution, que de reprendre l'examen des relations entre deux langues de types différents, dans la zone de leur coexistence. Il faut considérer le roumain comme un cas unique : une langue issue du latin de Rome et maintenue vivante par la langue et la religion de Byzance, se retrouve, en raison de contraintes géographiques et historiques, soumise à l'action, forte, percutante, d'une slavité multiséculaire et multiple. Comment a-t-elle pu réussir à survivre ? On voit bien que, autour de l'espace roumain, toutes les régions romanisées et pour longtemps occupées par les Romains (*Moesia inferior* et *superior*, *Pannonia*, *Thracia*, *Macedonia*, *Illyricum*) ont perdu leur latinité et se sont slavisées (la *Pannonia*, elle, fut, ensuite, envahie par les Magyars). Seule, la romanité roumaine carpatodanubienne a conservé la langue de Rome, même corrompue.

Dans quelles circonstances cette langue a-t-elle pu affronter les circonstances défavorables, voire dangereuses, pour conserver ses structures latino-romanes ? Et pour sauver la continuité de ses communautés sur les anciens territoires romains ?

Nous avons essayé de trouver une réponse : ce serait grâce à un permanent renouvellement de la latinité. Les déplacements des communautés (pastorales, surtout) d'une région à l'autre (la transhumance) leur permettaient de se mettre à l'abri des invasions, de s'en soustraire. Et, en même temps, de passer d'une zone montagnaise ou protégée par des forêts à une autre zone. Nous avons

nommé ce phénomène la « continuité mobile⁴⁰ des Roumains ». C'est ainsi que ces communautés ont pu « se sauver » et créer dans le temps une résistance ethno-linguistique qui a facilité la conservation de leur identité. D'autre part, c'était la tradition du respect de la lignée des ancêtres – ce que les Aroumains nomment « *părinteasca dimândare* » – le désir de suivre coutumes et préceptes parentaux, et donc de garder leur langue et leur identité ethno-linguistique.

Ces deux modalités d'existence, la mobilité et l'enracinement dans la tradition ancestrale, ont aidé les communautés roumaines à sauvegarder leur latinité originaire, mais aussi à intégrer les éléments slaves dans les structures de leur langue. À l'héritage latin fondamental, elles ont su ajouter les éléments non-latins acquis ultérieurement. Le roumain est une « langue ouverte », une véritable *lingua puente*, entre la romanité et la non-romanité orientale, mais une langue latino-romane.

Università di Udine

40. A. Niculescu, *Actes du XVIII^e congrès international de linguistique romane*, tome I, Tübingen, 1992, p. 86-106.

ANNEXE

Parce que cet article paraît en France, où le roumain est considéré comme « un îlot de latinité dans un océan slave », où les Roumains parlant cette langue sont « nos cousins latins », il ne faut pas oublier que la découverte de la latinité du roumain n'est pas antérieure au XVIII^e siècle. Un romaniste italien, L. S. Olschki a exprimé ouvertement son étonnement (ou son refus dépréciatif) et ses doutes sur l'appartenance du roumain au monde latino-roman : « è difficile immaginare e indovinare la latinità di un popolo che, nelle sue tradizioni spirituali non conosce né Virgilio né Seneca, nella cui cristianità mancano Sant Agostino e i Padri di lingua latina, che ha subito, solo per tarde riflesso, i rivolgimenti dell'umanesimo e che ha trovato il primo contatto coll' Europa occidentale all'epoca del liberalismo ». ⁴¹

La « latinité » et la « cristianité » de ce peuple existaient, mais un temps historique long, très long a couvert son existence originaire autochtone cachée soit par des dominations étrangères (et non latines) soit par les dénominations que les cultures avoisinantes (gréco-slaves et magyares) mais aussi par un *hic sunt leones* de la part des élites occidentales. Ce n'est qu'aux XVIII^e - XIX^e siècles que les romanistes et les slavisants d'Europe centrale et surtout d'Autriche (F. Diez, F. Miklosich) ont découvert cette langue romane parlée à l'Est, qu'ils appelaient le valaque, le moldo-valaque et, après 1861, le roumain. F. Diez, parmi d'autres, utilise le terme *valaque* dans sa *Grammaire des langues romanes* (1836-1843), mais le matériel linguistique était tiré de la célèbre (pour les Roumains) *Elementa linguae dacoromanæ sive valachicæ* (1780), où l'on peut lire : « *veteres dacoromanorum litteræ eadem sunt quæ et latinorum, seu antiquorum Romanorum, a quibus originem ducunt suam* » (en parlant du passage à l'alphabet latin). En fait, les *Elementa* étaient ce que les auteurs affirmaient : « *hanc grammaticam primam esse, quæ in dacoromana lingua lucem aspexerit.* » C'était la première grammaire qui employait le mot *daco-roman* : elle était destinée à l'Occident latin.

Il va de soi que la *causa causarum* de toutes ces recherches, de toutes ces constatations convergentes dans leur « émerveillement », mais aussi de toutes les oscillations théoriques devant la position spéciale du roumain est à chercher dans le slave : l'impact slave sur la latino-romanité orientale.

⁴¹ L. S. Olschki, *Struttura spirituale e linguistica del mondo neo-latino*, Bari, 1935, p. 33.

Mais qu'il nous soit permis à la fin de cette étude de dire que de tels contacts existent aussi dans d'autres régions européennes. Il faudrait prendre en considération la zone croato-italienne au Nord-est de l'Italie ou bien la zone italo-slovène à Trieste et à la frontière entre Friuli et la Slovénie. Une situation semblable est apparue à l'Est de la Roumanie, d'où surgit, depuis l'effondrement de l'Union Soviétique, une République de Moldova avec, en son sein, la Transnistrie, république auto-proclamée. Ce sont des zones de contacts slavo-romans qui n'ont pas encore été soumises à des études linguistiques serrées. Mais dans une union européenne à l'intérieur de laquelle on cherche à protéger les minorités, ce type d'influences réciproques devrait trouver toujours l'attention des linguistes. Même si l'impact slave sur le roumain est beaucoup plus intense, plus profond structurellement et plus diversifié (langue, culture, religion, mentalité) que sur les autres langues latines.